

Les enfants de Frankland ne pouvaient supporter la pensée de voir leur père entrer dans une maison de charité, et ils lui offrirent spontanément de faire une somme de l'argent que chacun d'eux avait déjà gagné, et de payer le loyer de la chaumière qu'il habitait. Frankland savait que, s'il acceptait cet argent, ses enfants seraient eux-mêmes dans le besoin; il répondit donc les larmes aux yeux :

« Mes chers enfants, je vous remercie de votre bonté; mais je ne puis accepter l'offre que vous me faites. Puisque je ne suis plus capable de me suffire, je ne veux pas, par une fausse honte, causer le malheur de mes enfants. Je ne veux pas leur être à charge, et je préfère la charité publique aux libéralités fastueuses de quelque riche. J'ai pris une résolution à laquelle rien ne pourrait me faire renoncer. Je suis déterminé à vivre dans la maison de charité de Monmouth... Allons! écoutez-moi avec patience, mes enfants... je me décide à vivre dans cette maison pendant une année, et je ne verrai aucun de vous de tout ce temps-là, à moins que je ne tombe malade. Je vous recommande formellement de ne point essayer de me voir avant douze mois révolus. Si, à cette époque, en vous réunissant, vous êtes capables de me soutenir sans vous gêner, j'accepterai avec reconnaissance, pour le reste de mes jours, ce que votre bon cœur vous inspirera. »

Ses enfants lui assurèrent qu'ils gagneraient assez d'argent pour le soutenir sans se faire aucun tort à eux-mêmes, longtemps avant la fin de l'année, et ils le conjurèrent de leur permettre de le faire dès qu'ils le pourraient; mais il demeura inébranlable; il exigea d'eux la promesse solennelle qu'ils obéiraient et qu'ils n'essayeraient même pas de le voir pendant une année. Puis, il prit congé d'eux de la façon la plus touchante :

« Je sais, mes chers enfants, dit-il, que vous avez maintenant de plus sérieux motifs de travailler et de bien vous conduire. Dans douze mois, nous nous retrouverons ensemble, et j'espère que ce sera une réunion aussi heureuse que notre séparation est pénible. »

Les enfants obtinrent, non sans peine, de l'accompagner jusqu'à sa nouvelle demeure.

La maison de charité de Monmouth est bien supérieure aux autres institutions de ce genre. Cet établissement se compose de petites habitations tenues avec une propreté et un soin remarquables. Elles forment une rangée de petits cottages (1) devant chacun desquels il y a un jardin rempli de groseilliers, de framboisiers et de toutes sortes de plantes utiles. Ce sont les vieillards qui les cultivent eux-mêmes. Les habitations sont convenablement appropriées, et chaque individu trouve dans sa propre demeure tout ce dont il a besoin. Aussi, n'y a-t-il jamais de ces petits sujets de querelle qui se rencontrent si souvent dans les établissements charitables qui ne sont pas dirigés avec prévoyance. Les pauvres gens, qui ont tout en commun, deviennent inévitablement querelleurs.

« Vous voyez, dit le vieux Frankland, en désignant la brillante vaisselle d'étain rangée sur la tablette de la cheminée de sa petite cuisine, vous voyez que je ne manquerai de rien ici. Je ne suis pas trop à plaindre. » Pendant qu'il revêtait l'uniforme appartenant à la maison, ses enfants demeurèrent tristes et silencieux. Avant de partir, ils convinrent de revenir dans un an à pareil jour, et d'apporter ce qu'ils auraient gagné. Ils espéraient ainsi, en réunissant leurs ressources, former la somme nécessaire pour assurer une fois encore à leur père une position indépendante. Ils se séparèrent dans cet espoir, et retournerent chez les personnes qui les employaient.

IV.

Patty revint chez mistress Crumpe, afin de prendre ses vêtements qu'elle y avait laissés et de recevoir quelques mois de gages qui lui étaient dus. Elle ne pensait pas que mistress Crumpe, après ce qui était arrivé, désirât la reprendre auprès d'elle, et elle s'était pourvue, à Monmouth, d'une autre place qu'elle croyait convenable sous tous les rapports.

La première personne qu'elle vit, en arrivant à la demeure de son ancienne maîtresse, fut Marthe, qui lui dit, avec un air de feinte tristesse :

« Mauvaises nouvelles! mauvaises nouvelles, miss Patty! la colère de madame, à propos de votre départ précipité, s'est tournée en dedans, et ç'a été pour elle un grand malheur. Cette nuit même, elle a eu une attaque de paralysie, et c'est à peine si depuis elle a prononcé quatre paroles. »

« Ne prenez pas cela à cœur, ce n'est pas votre faute. Ne prenez pas cela à cœur, ma chère amie, reprit Betty, la femme de chambre, qui aimait beaucoup Patty. Pouvez-vous vous dispenser d'aller auprès de votre frère? Tenez, prenez ce verre d'eau et ne vous faites pas de chagrin pour cela. Madame a eu une attaque de

paralysie plus de six mois avant votre entrée à la maison, et j'oserais affirmer qu'elle devait avoir ce dernier accès, que vous fussiez restée ou non. »

Un violent coup de sonnette interrompit cette conversation, qui avait lieu dans la chambre voisine de celle de mistress Crumpe. La vieille dame entendait parler plus haut que de coutume, et elle était impatiente de savoir qui était là. Marthe répondit en ouvrant la porte.

« C'est Patty Frankland, madame, qui est venue pour ses hardes et ses gages... »

« Et elle est très-fâchée d'apprendre que vous avez été si mal... très-fâchée, dit Betty qui suivait Marthe. »

« Priez-la d'entrer, dit mistress Crumpe, en parlant plus distinctement qu'elle ne l'avait fait depuis le jour de son accès... Quoi! êtes-vous donc si affligée à cause de moi, ma fille? » ajouta-t-elle, en fixant ses yeux sur Patty.

Celle-ci ne put répondre; il était facile de voir combien elle était émue.

« Oui, je crois que vous êtes affligée de me voir ainsi, reprit la vieille dame. Et je le suis aussi pour vous, ajouta-t-elle, en avançant la main et cherchant à retener Patty par sa robe. Vous avez une plus belle étoile que celle-ci pour mon deuil. Mais je sais que vous n'y songez même pas; et c'est pour cette raison que je fais plus de cas de vous seule que de tous les autres ensemble. Restez avec moi, restez avec moi, pour me soigner; vous me soignez à ma fantaisie. Vous ne m'abandonnez pas dans la triste position où je me trouve maintenant, surtout, lorsque c'est moi qui vous en prie. »

Patty ne pouvait refuser sans inhumanité; elle resta donc chez mistress Crumpe, qui s'éprit d'une si vive affection pour elle qu'elle ne pouvait rester un instant sans l'avoir à ses côtés. Elle ne voulait rien prendre, aliments ou médecines, que de la main de Patty; elle ne voulait plus prononcer un seul mot, à moins que ce fut pour répondre aux questions de Patty. La fatigue et la résolution que cette jeune fille était obligée de supporter auraient suffi pour altérer la constitution d'une personne dont la santé aurait été moins robuste. Mais Patty supporta tout avec la plus grande patience et la meilleure humeur. La conviction qu'elle faisait bien la soutenait dans une tâche qui sans cela eût été au-dessus de ses forces.

Elle avait encore de plus rudes épreuves à traverser. Marthe était jalouse de l'affection que mistress Crumpe témoignait à Patty, et elle insinuaient fréquemment que certaines gens, quoique ayant plus de chance et de ruse que d'autres, finiraient peut-être par se trouver désappointés.

Patty laissa d'abord passer ces insinuations et ne voulut pas s'en occuper; mais elle fut bientôt obligée d'y faire attention. Les parents de mistress Crumpe regrettent de Marthe Favis que sa maîtresse allait de plus en plus mal, et qu'elle était complètement dominée par une personne artificieuse, dont l'empire sur l'esprit de la vieille dame était tel, qu'on ne pouvait prévoir quelles en seraient les conséquences.

Ce rapport alarma vivement les héritiers. Ils savaient qu'il existait depuis plusieurs années un testament en leur faveur; mais ils eurent la crainte de voir Patty profiter de son influence pour faire changer ces dispositions, et s'approprier la fortune de leur parent. Ils furent surtout frappés de cette idée en lisant, dans les journaux du jour, le compte-rendu d'un procès en captation, intenté à une servante qui avait exercé une influence illégitime sur l'esprit de sa maîtresse, dont elle s'était fait instituer la légataire universelle.

Les plus proches parents de mistress Crumpe étaient deux petits neveux, M. Josiah Crumpe, marchand à Liverpool, et l'enseigne Bloomington, dont nous avons déjà parlé. Le père de Bloomington avait voulu en faire un marchand; mais ce jeune homme, qui n'avait aucune aptitude aux affaires, quitta la maison de commerce où il avait été placé pour entrer dans l'armée. Il était paresseux et prodigue. Sa grand'tante se montrait tour-à-tour tendre ou sévère à son égard. Tantôt elle lui donnait de l'argent; tantôt elle le bannissait de sa présence, et déclarait qu'il ne recevrait jamais d'elle un seul schelling. C'était là sa dernière détermination; mais l'enseigne Bloomington s'imaginait qu'il pouvait encore rentrer en grâce, et il résolut de profiter de la maladie de sa tante pour pénétrer dans la maison. Mistress Crumpe refusa positivement de le recevoir.

En arrivant chez M. Barlow, Patty demanda son frère Frank qu'elle désirait consulter; mais il était sorti. Alors elle s'adressa à M. Barlow, qui la fit entrer dans son cabinet. Elle lui raconta toute l'affaire sans détours, avec la ton simple et ingénue de la vérité.

« Vraiment, monsieur, dit-elle, je serais bien contente si vous pouviez venir de suite parler à ma maîtresse. Elle écouterait peut-être ce que vous lui direz et se montrera plus juste envers sa famille. »

(1) Maisonnettes rustiques.